

RTP 1038p

LYCÉE LOUIS-LE-GRAND

DISCOURS

PRONONCÉ A

LA DISTRIBUTION DES PRIX

Le 27 Juillet 1900

PAR

M. GLOTZ

Professeur d'Histoire.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA COUR D'APPEL

L. MARETHEUX, Directeur


1, RUE CASSETTE, 1

1900

Bibliothèque Maison de l'Orient



129948

*A Monsieur S. Reinach
hommage respectueux*


LYCÉE LOUIS-LE-GRAND

DISCOURS

PRONONCÉ A

LA DISTRIBUTION DES PRIX

Le 27 Juillet 1900

PAR

M. GLOTZ

Professeur d'Histoire.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA COUR D'APPEL

L. MARETHEUX, Directeur

1, RUE CASSETTE, 1

1900

Bibliothèque
SALOMON REINACH

LYCÉE LOUIS-LE-GRAND

DISCOURS

PRONONCÉ A

LA DISTRIBUTION DES PRIX

Le 27 Juillet 1900

SOUS LA PRÉSIDENTE DE M. LEGRAND,
Président du tribunal de Commerce de la Seine.

CHERS ELÈVES,

En cette année où le génie de l'art voisine sur les rives de la Seine avec le génie de l'industrie, pour montrer par tant de merveilles étalées à nos yeux le caractère propre du siècle qui s'achève, il convenait qu'une fête comme celle-ci, destinée à célébrer des triomphes littéraires et scientifiques, fût présidée par l'homme qui siège ailleurs en juge suprême du commerce. Remercions-le d'avoir, par sa présence, donné à notre lycée une nouvelle marque d'affectueux dévouement.

Et puisque l'heure est propice aux applications pratiques des théories, sortons de l'ombre studieuse et des spéculations coutumières. Affrontons les réali-

tés, non celles qui peuvent intéresser tels ou tels d'entre vous, selon la carrière où vous entrerez, mais celles qui doivent vous préoccuper tous tant que vous êtes, qui ferez partie d'une société humaine. Tournez notre attention sur les grands problèmes que le passé lègue à l'avenir, non pour en fournir une solution hâtive et prétentieuse, mais pour nous demander dans quel esprit il les faut aborder.

Vous compterez un jour dans l'élite intellectuelle de la nation : je veux dire que vous serez de ceux dont l'intelligence aura le plus longtemps reçu les bienfaits d'une culture affinée. Ce n'est pas un avantage conquis par le mérite et dont vous puissiez en conscience faire tel usage qui vous convient ; c'est un privilège que la société vous laisse ou vous confère et qui vous constitue ses débiteurs. Si jamais il vous est arrivé, en vous rendant au lycée, de rencontrer quelque apprenti de votre âge se rendant à l'atelier et de vous comparer à lui, pour peu que vous ayez le cœur bien situé, vous avez baissé la tête et vous avez senti, au trouble qui pénétrait jusqu'au fond de votre être, à un vague besoin de vous faire pardonner une supériorité enviable, que les inégalités du destin créent des obligations spéciales à ceux qui en ont le profit. De ces obligations la plus essentielle tient à la cause même de votre supériorité : quiconque a été initié complètement à la vie de l'esprit doit se maintenir en disposition de porter sur toutes choses un jugement sain. Vous oublierez plus tard une bonne partie de ce que vous avez appris ; n'oubliez jamais que vous avez appris à penser juste. L'Université ne connaît qu'un culte, celui du vrai ; qu'une loi, l'appel à la raison. Mais son enseignement n'est pas un jeu plus ou moins ingénieux et soumis à une règle de pure convention.

Dédaigner les prestigieuses amorces des sentiments faux et les apparences fuyantes des beautés factices, n'accorder de valeur qu'à la démonstration capable d'emporter une adhésion libre, cette méthode est assez puissante pour qu'aucune question n'échappe à sa forte prise. Depuis plus de cent ans que la France s'est lancée dans une voie nouvelle, ou va toujours répétant qu'il faut à ce peuple refaire une âme. Eh ! oui, certes, il le faut. Mais cette œuvre de résurrection morale ne se fera point par les passions, si élevées qu'on les prétende, parce que dans un pays divisé les passions sont forcément diverses. Seule la raison est une et universelle. Et voilà pourquoi il ne vous est pas permis de renier la raison. Le principe de l'éducation qui vous est donnée et la reconnaissance envers la société qui vous l'assure vous commanderont de procéder à une revision systématique des idées acquises et à un examen consciencieux des idées nouvelles. Conquérir et conserver sa liberté d'esprit, c'est plus qu'un droit, c'est le premier des devoirs.

La tâche où je vous convie est rude. Sans cesse, sans répit, vous aurez à livrer des combats intimes. De toutes parts vous serez assaillis par les préjugés. Ce sont des ennemis d'autant plus terribles qu'on les porte avec soi et qu'ils infectent jusqu'à l'air qu'on respire, semblables à ces germes nocifs qui nous remplissent tout entiers, partout présents et invisibles. S'ils combinent leurs efforts pour multiplier leurs ravages, ils sont d'espèces différentes qui ont leur virulence propre. Il faut avoir étudié isolément leurs formes variées et leurs modes d'action infiniment complexes, si l'on veut prendre contre eux des mesures de défense efficaces. Essayons donc ensemble de discerner les principales maladies de l'esprit et d'arriver

par cette voie à poser quelques règles d'hygiène mentale.

*
* *

Bien des gens ont une opinion sans savoir comment et la gardent sans savoir pourquoi. On répète ce qu'on entend dire, et l'on en vient à le penser, à moins qu'on le répète sans rien penser du tout. Vous ne sauriez croire à quel point pullule la gent moutonnaire. Je ne parle pas seulement de ces grotesques, pauvres petits doctrinaires sans doctrine, qui promènent dans les salons les phrases les mieux portées, comme ils y exhibent les vêtements de la dernière coupe. Leurs préjugés, à ceux-là, les préjugés de bon ton, sont plus risibles qu'irritants, parce qu'étant sujets aux variations de la mode, ils ne durent qu'une saison. Je parle plutôt de la multitude médiocre qui subit sans réagir toutes les influences du milieu. Innombrables sont ceux pour qui c'est un doux oreiller que « l'incuriosité » et qui se hâtent d'y reposer leur tête avant qu'elle ait connu la fatigue. Ils sont les héritiers nécessaires des traditions, les prisonniers de l'éducation première. Selon les circonstances, dont ils se font les esclaves inconscients, ils s'enferment dans un cercle restreint de personnes et d'idées qui vieillissent ensemble, ou aveuglément ils s'abandonnent à la foule aveugle. Souvent on les reconnaît à leur solennité béate d'augures qui ne savent pas rire : d'un ton pesant, ils lancent dans la conversation les expressions toutes faites, les grands mots vides de sens, les maximes apprises par cœur, les proverbes surtout. D'autres fois, par un effet contraire, la torpeur réelle de l'intelligence se dissimule sous une perpétuelle affectation de plaisanterie ; mais la gaieté, même spiri-

tuelle, ne prouve jamais l'ouverture d'esprit, et la moquerie à tout propos, par conséquent hors de propos, dénote, en même temps qu'une sécheresse de cœur, une légèreté paresseuse ou impuissante. La pompeuse assurance des uns, l'ironie désinvolte des autres peuvent opposer à tous les arguments de la raison et à toutes les leçons de l'expérience une invincible force d'inertie. On est stupéfait de voir se perpétuer au fond des campagnes et jusqu'en pleine ville les recettes les plus bizarres; on se demande comment sont possibles de nos jours, ailleurs que dans les histoires de sorciers, certains emplois du lézard et du cancrelat. Combien, parmi ceux qui se gaussent de ces superstitions, en nourrissent de toutes pareilles! Combien — je dis des plus instruits et des plus intelligents à d'autres égards — ont la tête peuplée de lézards dont ils ne veulent pas être débarrassés et de cancrelats qu'ils chérissent!

Si l'on tient tant à ses habitudes de pensée, ce n'est pas uniquement parce qu'on les trouve commodes, c'est encore parce qu'une fois pour toutes on les a trouvées plausibles. Mais trop souvent on les juge bonnes parce qu'on croit les avoir empruntées à de bons juges. On a des opinions bien arrêtées, celles des autres. Et vraiment, quand on considère comme le bien suprême la quiétude d'esprit, pourquoi n'adopterait-on pas le meilleur moyen de l'obtenir, la croyance universelle au principe d'autorité? On l'applique de bien des façons. Tantôt, on attribue une vertu magique à la lettre moulée et pour toutes les objections on a une réponse triomphante : « C'est imprimé »; tantôt on se livre à l'esprit de parti, c'est-à-dire à un parti pris dont le moindre défaut est de manquer d'esprit; tantôt on mesure la valeur des opi-

nions à la position sociale de ceux qui les émettent, à leurs richesses, à leurs diplômes ou tout simplement à leur suffisance. On a chance ainsi de passer pour un « bon esprit ». Mais faites attention que cet éloge laisse percer parfois une pointe de blâme, ce je ne sais quel mépris indulgent qu'inspire la trop grande docilité en des matières non susceptibles de certitude absolue. La discipline, sans quoi il n'est pas d'action en commun et par quoi le caractère peut se hausser à l'héroïsme le plus sublime, risque aussi, lorsqu'elle est mal comprise, d'asservir l'intelligence et de tuer la réflexion personnelle. L'éternelle défiance d'eux-mêmes et la confiance illimitée dans la parole d'autrui induisent les timides à entourer leurs préjugés d'une auréole, et c'est là ce que Bacon appelait, en le déclarant la pire chose du monde, « l'apothéose des erreurs. »

Si vous venez à bout des préjugés qui paralysent l'intelligence, vous serez aux prises avec ceux qui la faussent. A chaque pas, vous aurez à éviter les pièges tendus par l'imagination. On a beau être mis en garde contre « cette maîtresse d'erreur et de fausseté », contre « cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer. » Elle a tant d'attraits, qu'on ne peut pas lui en vouloir ; elle rend tant de services, qu'à son égard la suspicion paraîtrait de l'ingratitude. Les figurines qu'elle façonne ont les couleurs de la vie ; elles se meuvent devant nous avec les gestes de la nature même ; les oripeaux qui font valoir leurs formes exquises sont pailletés d'or : elles sont adorables. On pourrait se laisser aller au charme, si l'on ne s'y laissait pas prendre. Par malheur, ces êtres de rêve se mêlent à quelques êtres réels, dispersés çà et là, qui rendent le rêve plus beau, mais l'illusion plus tenace.

Ce que l'imagination a de plus redoutable, c'est qu'elle est constamment prête à offrir sa complicité au sentiment. J'avoue qu'ici j'éprouve quelque gêne. On a toujours mauvaise grâce à décrier le sentiment; quand, de plus, on parle devant des jeunes gens et qu'on est revêtu d'une robe noire, on est sûr de son fait : on n'est plus qu'un pédant d'une platitude morose. Je vous supplie cependant de considérer qu'il ne faut méconnaître aucun des obstacles semés sur la route de la vérité. Sans doute, le but une fois atteint, le sentiment peut venir, il vient, et alors, qu'il s'appelle amour ou haine, enthousiasme ou indignation, il donne des ailes aux convictions fortes. Mais si on lui permet de s'insinuer traitreusement dans la méditation, ou si l'on se fie à lui consciemment pour suppléer à la recherche, l'esprit va au hasard, égaré par un démon qui l'entraîne dans les sentiers de traverse, s'amusant à cueillir des fleurs dont le parfum grise et empoisonne, incapable ou insoucieux de trouver le chemin droit. D'aussi près qu'il se surveille, jamais l'homme ne peut se détacher complètement de lui-même : la vérité qu'il perçoit le plus vite et reçoit le plus volontiers, c'est celle qu'il désire. Qu'est-ce donc quand il ne se surveille pas ? Du coup, il se change en un sophiste d'autant plus subtil qu'il s'ignore. Avec une habileté infernale à se tromper, une prodigieuse finesse de casuistique, il croit se donner les raisons sincères d'un jugement mûrement réfléchi, quand il ne fait que justifier des engouements et des aversions spontanés. Dans le silence et le mystère s'accomplit incessamment ce travail qu'on a comparé à la cristallisation : une passion attire et groupe autour d'elle toutes nos idées et tous nos souvenirs. Lorsqu'un esprit en est là, l'erreur lui devient une seconde

nature : il y incline, il s'y attache ardemment, il ne veut plus, il ne peut plus y renoncer, et l'opinion contraire lui paraît une monstruosité révoltante. Les plus vils préjugés se logent au fond des sentiments que le monde, sans même se demander s'ils ne sont pas contradictoires, nomme avec une égale complaisance des sentiments respectables. Y réfléchir semble une impiété ; leur demander leurs titres est un crime, et, embusqués dans des réduits d'aspect formidable, les préjugés brandissent des armes saintes. Il faut à l'intelligence un grand courage pour ne s'en émouvoir point : elle n'y parvient qu'en se persuadant que la vérité n'a rien à craindre du contrôle le plus sévère, et qu'être hypocrite avec soi ce n'est même plus rendre hommage à la vertu.

« Notre propre intérêt, a dit Pascal, est encore un merveilleux instrument à nous crever les yeux agréablement. » S'il ne faisait que nous crever les yeux ! On finirait bien par s'apercevoir qu'on n'y voit plus. Mais, ce qui est pire, à notre insu il nous met devant les yeux des verres qui déforment et irisent les images, et par là il nous présente les choses autrement qu'elles ne sont. Choisir délibérément une opinion sur des questions générales en vue d'un avantage particulier, cela est d'un cynisme qui, malgré tout, reste assez rare. Il est si facile de ne pas sentir son impudence ! C'est au pays, c'est à l'humanité qu'on songe ; mais on ne peut pourtant pas renoncer aux idées les plus nobles et les plus généreuses, parce qu'il se trouve qu'on n'a rien à y perdre. Et, de sophisme en sophisme, on arrive, tout en érigeant l'égoïsme à la hauteur d'un principe, à se vouloir du bien de n'être point égoïste.

Voilà bien des entraves au libre essor de l'esprit.

Ne semble-t-il pas que, lorsqu'il a pu s'en dégager et voler droit à la vérité, il doive s'y attacher obstinément, comme à un asile inviolable? Sécurité trompeuse! L'homme ne saisit jamais qu'une parcelle de vérité, et, s'il n'établit pas le rapport exact de ce qu'il sait à ce qu'il ignore, la vérité elle-même dans sa main tourne en préjugé et en erreur. Tout à l'enchantement de la certitude conquise, absorbé dans la contemplation d'une lumière apaisante, il s'abandonne avec ivresse à l'idée qu'il a reconnue juste et s'en fait une idée fixe. La diversité luxuriante des choses n'est pas pour l'embarrasser : il ne voit que celles qui lui conviennent. Une notion particulière est proclamée dogme universel : de gré ou de force il faut que tous les faits y rentrent, et un système devient un lit de Procuste à torturer la réalité vivante.

*
**

Ainsi, mes chers amis, vous cheminerez un jour dans une forêt de préjugés où, si vous n'y prenez pas garde, vous serez vite enlacés d'un solide réseau et perdrez le goût ou le pouvoir de penser librement par vous-mêmes. Toutefois ne soyez pas trop effrayés à l'avance. S'il y a des esprits irrémédiablement faussés, il n'y en a pas de naturellement faux. Cette idée peut être désolante pour les hommes d'un certain âge ; car, s'il ne sont pas responsables des sottises qu'ils débitent, ils n'en sont que plus coupables pour s'être mis en état de ne dire que des sottises. Mais cette même idée doit donner aux jeunes gens espoir et réconfort. Leur intelligence est encore assez près de sa pureté primitive pour qu'elle y puisse revenir sans trop de peine.

Or, c'est là le principe essentiel. Pour penser bien,

il faut nettoyer son esprit de toutes les impuretés qu'y dépose la vie. Le savant qui veut atteindre la vérité renonce à toute idée préconçue ; il se dépouille de sa personnalité, il laisse son opinion se former hors de lui, dans sa cornue. Tant que la science n'a pas suivi cette méthode simple et sévère, elle est restée figée dans la tradition et le beau langage : son ambition faisait sa nullité, comme de sa modestie résulte sa toute-puissance. Mais la nature ne distingue pas de catégories dans la vérité et n'ouvre qu'une voie pour y parvenir : le doute provisoire. Le philosophe et l'historien n'en usent pas d'autre sorte que le chimiste, et, dans quelque ordre de recherches que ce soit, spéculatives ou pratiques, la bonne foi consiste à ne pas tolérer qu'un préjugé contribue à la formation de nos opinions. L'esprit libre est celui qui se soumet à la raison sans réserve, en toute sincérité, en toute candeur. C'est à condition de redevenir naïve que l'intelligence échappe au péril d'être dupe.

Comment acquérir cette faculté de renouvellement intérieur ? Au début, les fantômes qu'il s'agit d'exorciser sont forts de tous leurs sortilèges ; mais on parvient, quand on le veut d'une résolution ferme, à savoir par quoi on leur donne prise et à éventer leurs stratagèmes favoris. Il y faut une attention qui ne se relâche pas. Depuis l'antique Pythagore, les moralistes recommandent qu'on fasse chaque soir son examen de conscience ; on doit aussi faire régulièrement son examen d'intelligence. Les pensées les plus insignifiantes en apparence s'incrument dans le cerveau et entrent dans la constitution même de l'esprit. Par conséquent, attendre, pour s'habituer à réfléchir sainement, qu'on ait à se décider d'urgence sur un sujet important, c'est le plus sûr moyen de s'en rendre inca-

pable : on ne déroule pas une machine pendant qu'on la fait marcher à grande vitesse. Mais, au moment de prendre parti sur une question grave, il faut redoubler de précautions. Placez-vous successivement aux points de vue les plus opposés. Pour mieux voir le pour et le contre, dédoublez-vous : imaginez deux personnages engagés dans une controverse. Et surtout pas de complaisance pour l'un d'eux ! Ne vous mettez pas dans la position de l'avocat qui cherche à deviner les arguments de l'adversaire, mais dans celle du juge qui écoute d'une oreille impartiale les deux avocats.

Ces débats fictifs vous seront d'une plus grande utilité que les discussions réelles. Quand des hommes discutent, il est rare qu'ils n'aient d'autre désir que celui de se rencontrer dans l'opinion la meilleure, d'autre souci que celui de la vérité, quelle qu'elle soit. L'esprit de contradiction accentue ou fait naître les dissidences. De ces deux personnes là-bas, qui parlent si fort et font tant de gestes, il y en a une pour le moins qui n'avait jamais pensé à la question la minute d'avant : on se bat quelquefois pour l'idée à laquelle on tient ; on tient toujours à l'idée pour laquelle on s'est battu. La vanité s'en mêle. Chacun veut avoir raison, non parce que son opinion est la plus juste, mais parce qu'elle est sienne, et l'on n'a pas besoin de comprendre le raisonnement de son interlocuteur, pourvu qu'on puisse le réfuter. Comme l'a dit l'impitoyable Montaigne : « Au lieu de prendre cognoissance d'aultruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous, et sommes plus en peine de débiter nostre marchandise que d'en acquérir de nouvelle ». Cependant, sans rechercher la discussion, il ne faut pas non plus la fuir à tout prix. Il arrive, après tout, que des deux

parts elle soit loyale et sincère. Même si elle ne l'est pas, elle offre encore cet avantage de nous aider à tirer nos idées au clair. Enfin, il est des cas où rendre témoignage à une cause qu'on croit bonne, c'est lui rendre service, où le silence est un assentiment au triomphe insolent de l'erreur, où même, à force de ne pas oser dire ce qu'on pense, on finit par ne plus oser le penser : dans ces cas-là, c'est un devoir pour nous d'intervenir sans éclat, sans provocation, simplement.

Mais la façon la plus commode de soumettre ses idées à un contrôle et de les enrichir de nouveaux apports, c'est la lecture. Vous savez tout le mal que des philosophes trop austères et des beaux esprits trop frivoles nous disent des livres. Ces gens-là ne veulent pas qu'on les croie, puisqu'ils ont écrit des livres. Ils nous avertissent seulement que toutes les lectures n'ont pas une égale valeur. Vous vous en doutez de reste. Vous connaissez la lecture utile, celle qui instruit, et vous n'êtes pas sans avoir pratiqué la lecture agréable, celle qui récréé. Mais, s'il ne faut pas se donner tout entier aux études étroitement professionnelles, il ne faut pas non plus être de ceux qui ne demandent à l'art et à l'industrie littéraires que de leur remplir les heures vides de l'existence, de leur éviter l'ennui de rester seuls avec eux-mêmes, de les soustraire à la cruelle alternative de penser ou de bâiller. Recherchez les ouvrages qui incitent à réfléchir. Le livre vraiment profitable à l'intelligence et précieux entre tous, le livre qui laisse de bons enseignements et de bons souvenirs, c'est celui qui demeure longtemps ouvert à la même page et qu'on dépose à chaque instant sur ses genoux, tandis que l'esprit s'en échappe pour y revenir avec plus de plaisir, et que les yeux suivent dans l'air les images d'abord flottantes

des rêveries qui se précisent en pensées. Choisissez les sujets les plus éloignés de vos occupations habituelles. Variez-les : ne vous enfermez ni dans un genre, ni dans une époque. Ayez parfois le courage de vous remettre à l'école de l'antiquité : elle vous réserve encore plus d'une leçon. Aussi bien est-ce là le plus fort argument qu'on puisse invoquer en faveur des études classiques ; car, s'il n'est nullement certain que les chefs-d'œuvre de Rome l'emportent en beauté sur ceux de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Italie modernes, il est indiscutable que la fréquentation d'une société plus jeune est plus favorable à l'affranchissement de l'esprit, et ce prêtre égyptien qui disait des Grecs : « Ce sont des enfants », expliquait à l'avance pourquoi les Grecs doivent être nos maîtres. Promenez vos lectures dans l'espace comme dans le temps. Rien ne vaut quelques courtes excursions dans les littératures exotiques pour élargir un esprit. Nul ne peut avoir la prétention de comprendre les mots vagues de civilisation et de progrès, s'il n'a pas éprouvé un jour, une heure, rien qu'un moment, la sensation de vivre sous la tente de l'Arabe, d'entrer dans une pagode chinoise ou de se plonger dans la nature exubérante de l'Inde. Il n'est pas jusqu'aux récits d'explorations dans les contrées les plus lointaines et les plus arriérées qui ne rabattent notre superbe en nous faisant mieux connaître la signification de nos coutumes et la valeur de nos institutions.

Voyager en imagination est bien ; voyager de vrai est mieux. Les voyages forment la jeunesse, dit-on ; joignons-y l'âge mûr, puis la vieillesse, et l'aphorisme sera juste. Encore faut-il savoir voyager. Nous ne pouvons pas tous faire le tour du monde ; tâchons au moins de visiter de temps en temps les pays étrangers ;

si cela même nous est interdit, passons en France d'une province à l'autre; enfin, s'il nous est impossible d'aller au loin et de varier nos déplacements, examinons avec d'autant plus de soin le peu que nous voyons. En tout cas, il importe de ne pas se borner à courir les musées, à se mettre en quête des monuments signalés par les guides de poche, à s'asseoir sur tous les bancs à pancartes d'où se contemplent les paysages recommandés. Je ne veux pas calomnier ces honnêtes ouvrages qui nous donnent tant d'utiles indications, ni même ces gigantesques voitures sans lesquelles tant de gens, qui voyagent mal, ne voyageraient pas du tout; mais enfin il est loisible d'aimer les beautés de l'art et de la nature sans dédaigner le spectacle de la vie humaine sous toutes ses formes. Ce n'est pas du temps perdu que celui qu'on emploie à parcourir une usine ou une exploitation agricole, même quand on n'est ni ingénieur, ni industriel, et qu'on ne doit jamais devenir propriétaire : en se rapprochant des réalités économiques, en voyant à l'œuvre le génie inventif et le travail manuel, en faisant le départ de ce que chacun produit et de ce qu'il gagne, on sent se dissiper maintes préventions, et l'on voit les choses apparaître sous un jour nouveau. Abordez le paysan quand, arrivé au bout du sillon, il cesse de se courber sur la charrue et s'essuie le front avant de repiquer les bœufs : c'est le moment précis où causer lui plaît, et en quelques mots, si vous tombez bien, il vous en apprendra long. A l'étranger, tout doit vous être sujet d'observation. Dans les pays dont les mœurs diffèrent des nôtres, soyez des badauds sans vergogne, le nez au vent et l'oreille aux aguets. En un mot, ne restez pas isolés au milieu des hommes, ni muets, puisque vous êtes avertis que les voyages

sont les meilleures occasions de « frotter et limer
nostre cervelle contre celle d'aultruy ».

*
* *

Je n'ai pas voulu, chers élèves, vous flatter d'illusions dangereuses : vous avez vu, par le nombre et la puissance des préjugés toujours menaçants, par la multiplicité même des remèdes, dont aucun ne peut servir de panacée, combien il est difficile de se faire des opinions personnelles et de tout point raisonnables. La liberté d'esprit est le prix d'une lutte incessante où la victoire d'aujourd'hui ne garantit pas la victoire pour demain. Mais à cette lutte vous n'avez pas le droit de vous dérober. C'est une prétention exorbitante, une chimère coupable de s'endormir dans la molle tiédeur de l'inertie ou de s'abandonner aux passions, et d'attendre que la vérité nous arrive par surcroît. Le devoir pour vous est de travailler à faire pousser vos idées haut et droit, sans que la crainte de passer pour des « déracinés » vous empêche d'arracher en vous les mauvaises herbes, en vous souvenant toujours que la bonne culture de soi-même n'est pas la culture du *moi*. Et, pour que le devoir ne vienne pas se rappeler à vous brutalement, en une heure de crise et d'angoisse, dans une de ces tempêtes intérieures où l'on voit dans les ténèbres de son âme à la lueur des éclairs et où peuvent sombrer tout d'un coup les croyances les plus chères, appliquez-vous à regarder constamment en vous-mêmes, et, jour par jour, avec l'assiduité que donne une habitude voulue, projetez sur toutes vos pensées une lumière qui ainsi seulement sera calme, douce et féconde.